

mémoire

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

37



Histoire, mémoire, écriture, voilà un enchaînement logique. Mais, pour certains, il est plus encore, il est indispensable. Pour ceux qui ont vu leurs histoires au quotidien s'interrompre brutalement, les mots histoire, mémoire, écriture sont devenus la nécessité même de leur vie.

Depuis neuf ans déjà, nous nous

efforçons de les aider à reconstruire leur mémoire-histoire, sans nostalgie, mais en faisant appel à notre culture commune. Ce numéro 37 est de plus une preuve d'amitié : une brusque interruption de ses activités, pour des raisons de santé, a amené Jeanine de la Hogue à renoncer à s'occuper de ce numéro. A la demande de notre Présidente, Marie-Claire Micouveau a donc fait ses premiers pas de rédacteur en chef. Maurice Coriat, notre metteur en pages, lui a assuré un soutien très efficace. Nous sommes heureux de les remercier d'avoir ainsi assuré la continuité du service à nos amis.



Espace historique

Salluste contesté, où Jugurtha devient un héros
légendaire et précurseur **Marie-Claire Micouleau** 3

Homme singulier

Dernier des Epicuriens, l'abbé Lambert **René Mayer** 6
Un pianiste dans le désert **Janine Sicot** 9

Le jardin des arts

L'Algérie antique **Marie-Claire Micouleau-Sicault** 14

Les Chemins de mémoire

La Tunisie au fil des pages
La presse française en Tunisie **Annie Krieger-Krynicky** 23
Expositions et salons
à travers les revues. **Annie Krieger-Krynicky** 32
La presse et l'édition en Algérie **Pierre Goinard** 34
Maroc, la presse
sous le Protectorat français **Jean-Pierre Koffel** 39

Brève

Augustin ? Augustin ? Je connais, c'est le saint voyageur
récalcitrant qui fut évêque d'Hippone? **M.-C. M.** 48

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard,
Annie Krieger-Krynicky, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot.

Trésorier : Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord : *actif* : à partir de 6 € (40 F), *bienfaiteur* : à partir de 15 € (100 F),
donateur : 37 € (250 F), cotisation + abonnement : à partir de 19 €

Abonnement à Mémoire Plurielle : *adhérent* : 13 € (80 F) *non adhérent* : 15 € (100 F).

Le numéro : 5 € (30 F).

Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint

Commission paritaire : n° 0106G.78 541 ISSN : 1 284-43 221

Salluste contesté

Où Jugurtha devient un héros légendaire et précurseur

Marie-Claire Micouleau

Salluste, qui vécut de 87 à 35 av J.C., échoua en politique, comme tribun de la plèbe, puisqu'il fut exclu du Sénat en 50 pour immoralité, ce qui était un prétexte fort plausible pour l'époque. Quel homme politique d'alors, fût-il animé des plus louables préoccupations, ne se laissait pas séduire par une forme ou une autre de corruption ?

En l'occurrence, Salluste souhaitait soutenir la plèbe, nostalgique qu'il était des réformes agraires des frères Gracchus, assassinés tous deux par la noblesse romaine qui, entre autres, fit de lui le protégé de César. C'était une prise de position sincère contre la « nobilitas » romaine. Mais, comme beaucoup d'hommes politiques de l'époque, il ne s'embarrassait pas de scrupules et, nommé par César gouverneur de l'Africa Nova en 46, il s'y enrichit copieusement tout en se tirant sans dommage d'un procès en concussion.

Soit... homme politique raté, d'accord, il n'en fut pas moins un excellent écrivain, un historien, presque un journaliste comme nous dirions aujourd'hui, parce que impartial, documenté, et connaissant parfaitement la région dont il parlait dans *La guerre de Jugurtha* pour l'avoir gouvernée pendant quatre ans.

Il était reconnu par ses pairs et par les exégètes latins et latinistes comme un disciple de Thucydide dont il avait fait son maître. Il s'était fait traduire les livres puniques du roi Hiemsal, le petit-fils de Massinissa, le roi numide allié fidèle de Rome et, s'il commettait des erreurs de topographie et parfois de chronologie, il se défendait d'être un



annaliste ou un auteur de mémoire de guerre, comme César.

Son objectif n'était d'ailleurs pas de glorifier la conquête romaine ou son expansionnisme :

« Je me propose, dit-il, d'écrire la guerre que le peuple romain fit au roi des Numides, Jugurtha [...] parce que c'est alors pour la première fois qu'on osa marcher contre l'insolence de la noblesse, lutte qui atteignit un tel degré de fureur que, seules, la guerre et la dévastation de l'Italie mirent fin aux discordes entre citoyens. »

Salluste fait ici allusion à l'assassinat de C. Gracchus qui, en 121, avait été le dernier à tenter de soutenir le peuple pour abattre la domination de la noblesse à Rome.

On voit que Salluste est loin de faire le panégyrique d'une Rome impérialiste, comme le suggèrent certains scientifiques aux Antiquités Algériennes, dans

un article publié aux éditions J-A, Paris 1977 (Les Africains) intitulé *Jugurtha, un roi berbère contre Rome*. Ces érudits s'attachent à démontrer l'incompétence de Salluste pour raconter la guerre de Jugurtha, sous le prétexte que ces événements n'étaient pour lui qu'une occasion de s'attaquer à la noblesse, ce qui nous semble à nous un gage d'impartialité. Il faut croire que Jugurtha ne leur semble pas érigé par Salluste comme un héros national, peut-être précurseur des indépendantistes modernes !

Salluste avait pourtant brossé un portrait élogieux du jeune Jugurtha ; « à la vigueur physique et à la beauté du visage il joignait surtout une intelligence supérieure et ne se laissait corrompre ni par le luxe, ni par l'oïseté... » et il ne s'est pas appesanti sur les détails sordides des différents meurtres perpétrés par les uns et les

autres des chefs numides. Il les mentionne un point c'est tout, c'est peut-être ce que l'on appelle l'objectivité?

Ce qui n'est pas le cas de nos auteurs algériens qui, faisant de Jugurtha une sorte de héros authentique et pur, mentionnent comme tout à fait naturels les assassinats qu'il a commandités envers deux de ses concitoyens, alors qu'il était à Rome en pleine tractation avec le Sénat. Par exemple celui de Massiva, son propre cousin, qu'il craignait comme rival auprès du Sénat romain et qu'il a fait égorger par Bomilcar, son complice, qu'il s'empressa de renvoyer en Numidie de crainte qu'il ne parlât! Sans oublier celui de Hiemsal assassiné lui aussi par les bons soins de Jugurtha!

Enfin, et pour la bonne bouche, nos panégyristes n'hésitent pas à citer Plutarque (*Vie de Marius*) et M. Le Gall (dans la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire ancienne* 1944 pp 94-100) pour stigmatiser la mort horrible subie par Jugurtha pendant le triomphe de Marius à Rome « Quand il fut tout nu, on le poussa et on le fit tomber dans le cachot. Il lutta six jours contre la faim et aurait été ensuite étranglé » selon Eutrope. Que vient faire Salluste dans ce récit?

Il est dommage qu'on en soit encore, dans des sphères érudits, à contester des écrits aussi reconnus que ceux d'un historien latin aussi talentueux que

Salluste, même s'il a, comme nous l'avons montré, commis quelques erreurs de topographie ou de chronologie, peu importantes tout compte fait au regard d'une histoire dont tout le monde reconnaît désormais l'authenticité.

Le prétexte fallacieux, un manque de recoupement (voir Tite-Live, Strabon, Vitruve, Plutarque et aussi le *Manuel d'archéologie punique* de P. Cintas Paris 1976) ne sert qu'à occulter l'amertume d'un chercheur, qui ne trouve pas ce qu'il veut trouver, parce que le *Bellum Jugurthinum* ne convient pas aux thèses nationalistes des uns ou des autres!

Salluste, vu par Jean Bayet, membre de l'Institut, professeur de poésie latine à la Sorbonne et auteur du célèbre et incontournable *Manuel de littérature latine* (Armand Colin, 1962).

« Par le sens psychologique, Salluste surpasse son maître Thucydide [...]. En analysant le caractère d'hommes de premier plan, il suggère la psychologie collective de groupes sociaux ou même de races : en Jugurtha s'affirment les traits essentiels de la race numide; et la variété nuancée des tribuns de la plèbe qu'il met en scène, représente tous les instincts divers de la foule romaine.

[...] Par là, son influence, au contraire de celle de César, fut très grande sur la littérature latine et à plus forte raison sur les historiens ».

Quid verum? ■

Dernier des Epicuriens, L'abbé Lambert

René Mayer

Après la seconde guerre mondiale et jusqu'en 1962, délégué d'Oran à l'Assemblée algérienne, il présida en alternance l'importante commission de « l'habitat » de cette assemblée.



Force de la nature, intelligence hors du commun, habile comédien, imperturbable pince-sans-rire, Gabriel Lambert réussit, sa vie durant, à faire prendre au sérieux les personnages dis-

parates qu'il incarna successivement. Alors qu'à ses propres yeux, le principal mérite des rôles qu'il endossa ainsi fut, sans porter tort à personne — car il était amical et généreux — d'offrir à lui-même et à ses proches une vie agréable et qui, surtout, fut drôle, amusante.

Né d'une mère femme de ménage et de père inconnu, cet enfant surdoué fut repéré par le curé de Villefranche-sur-mer qui le fit entrer au petit séminaire de Saint-Flour. Au grand séminaire, la forte pénétration de ses analyses théologiques le fit distinguer. C'est là sans doute qu'il forgea sa philosophie personnelle, aux confins du doute, de l'amour et de l'humour.

Quand le monde émergea enfin de la Grande Guerre, la Der-des-der, ce bain de sang, les peuples entreprirent de construire un nouvel ordre mondial. La



Oran, l'hôtel de ville construit en 1888

Société des Nations devait organiser une paix éternelle. La fin de l'histoire, déjà! L'Église romaine, aussi éternelle que cette paix à construire, se devait impérativement d'être présente. Elle délégua en ambassade ce jeune prêtre à la haute taille, apte à assimiler les dossiers les plus lourds et doué d'une dialectique et d'un pouvoir de persuasion bien utiles dans les négociations délicates.

Dangereuse erreur de casting! Le loup était dans la bergerie! A Genève, sous les lustres de cristal du Palais des Nations, trop de jolies femmes de diplomates, aux rayonnants décolletés abyssaux, succombèrent au charme de cette longue et austère silhouette noire, drapée d'une soutane étroitement sanglée qu'habitait pourtant le corps d'un homme jeune et plein de vie. Sa voca-

tion sacerdotale devenue douteuse, Gabriel Lambert se fit sourcier. L'Afrique du Nord a toujours eu besoin d'eau. Quel exploitant agricole, dans ces régions au climat semi-aride, ne rêve de disposer d'une ressource supplémentaire? Notre sourcier, toujours vêtu d'une soutane mais désormais coiffé d'un casque colonial, tantôt précédé d'une baguette de coudrier, tantôt balançant au bout des doigts un pendule, ne manquait pas de clients. Et il en trouva, des sources et des puits! A foison! La toponymie des cartes IGN dressées à l'époque française en témoigne. Que de *puits Lambert* et *d'Aïn Lambert*!

La Ville d'Oran n'avait que peu d'eau. Et saumâtre. Précédé des échos de sa gloire, l'abbé-sorcier vint proposer ses

services au Maire. La population des faubourgs d'Oran était très croyante, voire assez bigote. Méfiant, craignant qu'on lui reproche une connivence discutable avec cet abbé défroqué, ce personnage sulfureux, le maire fit lanterner deux heures l'abbé Lambert dans sa salle d'attente, avant de refuser de le recevoir. Vexé, l'autre se retira en maugréant : « Je vais m'asseoir dans son fauteuil ! »

Ce qui fut promptement fait. Une démission partielle du Conseil municipal entraîna des élections anticipées qui portèrent l'abbé à la mairie.

On était en 1936. L'abbé Lambert, leader de la droite, s'opposait au Front populaire. Au cours d'une réunion politique qu'il présidait, des militants de gauche envahirent la salle, parvinrent jusqu'à la tribune, s'emparèrent du micro, assommèrent l'abbé. La police intervint pour ramener l'ordre. Le grand corps inanimé fut déposé sur une civière que deux ambulanciers évacuaient en trotinant vers une porte latérale quand la voix sépulcrale du moribond s'éleva : « Pas par là, espèce de con, par la grande porte ! »

Combien de milliers de statuettes de l'abbé Lambert, des petites, des grandes, des moyennes, les unes en soutane blanche, les autres en soutane noire mais toujours la tête couverte du fameux casque colonial, ont-elles été vendues, distribuées, conservées sous cloches de verre et vénérées dans les foyers d'Oran ?

Le pouvoir n'était pourtant pas sa passion, ni la fortune, ni les honneurs.

Il revenait souvent dans le Massif Central dont il avait, durant ses années passées au séminaire, appris à connaître rivières et torrents. A la nuit tombée, plongeant d'un saut son grand corps dans une eau glacée où je n'aurais jamais osé aventurer un seul orteil, il allait accrocher quelques filets qu'il viendrait relever dans quelques heures, avant l'apparition du soleil. Un soir, les gendarmes le surprirent. Le lendemain, s'étant acquitté d'une coquette amende, il invita à dîner toute la gendarmerie, disant au milieu des rires : « Depuis le temps que je braconne, croyez-moi, cela ne met pas cher le kilo de friture ! »

Sa poche de poitrine était gonflée d'un gros carnet surchargé de notes manuscrites où il avait scrupuleusement consigné les meilleurs restaurants de France. Il avait testé leurs plats de prédilection, la qualité de leur service, les origines de leur cave. *Le guide Michelin, le Gault et Millau* ne sont rien à côté de la richesse de ce précieux carnet, lequel a dû, je suppose, rester dans sa dernière maison, à Cagnes-sur-mer, au sommet du *Pain de sucre*.

Cher Gabriel, là où tu es, le Ciel t'aura pardonné, j'en suis certain, et tu as sûrement su te procurer une canne à pêche fine et souple pour t'installer mais, cette fois, avec un permis, n'est-ce pas ? Dans un coin où frétilent truites et goujons. ■

Marc Vella

Un homme vraiment singulier

Un pianiste dans le désert

Janine Sicot



« J'avais envie d'écouter le soleil se lever, j'avais soif de déserts, d'étoiles et de regards, alors je suis parti avec mon piano. »

C'est un étrange bonhomme, un petit prince de la musique qui aurait séduit Saint-Ex, un rêveur pas si rêveur, puisqu'il a réussi à mobiliser des techniciens, des Conseils Généraux,

l'Alliance Française et même l'Unesco pour mettre en place l'impossible.

« Imaginez un piano à queue dans le désert, un pianiste en smoking (ou en gandoura) en plein village africain, avec les joueurs de tam-tam autour de lui! Imaginez un piano à queue dans les bidonvilles du Pakistan ou de l'Inde! »

A ce jour, il aura traversé plus de



trente pays et parcouru plus de 10 000 kilomètres sur les routes du monde. Quelle mouche l'a piqué? Pierre Petit l'avait fait entrer à l'École Normale de Musique de Paris, en classe de composition où il obtint le Prix de composition en 1986, à l'âge de 25 ans. L'univers des grands musiciens classiques lui semblait un peu étouffant, il voulait: « Oser la beauté du monde ». C'est l'expression qui revient souvent dans ses discours quand on lui pose des questions, pourquoi? mais pourquoi? Un peu comme Socrate (Connais-toi toi-même), sa démarche consiste à « oser sa propre beauté » en s'imprégnant de celle des autres.

Et ceci grâce à la musique, grâce à SA musique qui appelle la musique des autres, à Chandigarh, comme à Marrakech ou dans l'oasis de Chinguetti, sa ferveur l'entraîne à

mêler ses danses et ses chants à ceux des musiciens du désert, étrangement semblables à ses propres compositions.

La danse de l'affranchi, Quand l'homme parle aux pierres, Chant de la pierre cachée: Voici quelques titres de son premier C.D. intitulé *La Porte des Mondes*. C'est une suite pour piano; en 2003, un second C.D.: *La route de Soi*

Une kyrielle de paysages intérieurs! Son dernier périple l'a vu partir de Bordeaux, le 2 avril 2002, avec son piano à queue installé dans un autobus, avec deux cameramen, un chauffeur, un guide mauritanien, deux amis et un technicien accordeur pour arriver à Dakar le 15 mai. L'arrière du véhicule a été transformé en salle de concert, sur une plate-forme de 5 mètres carrés, l'avant comporte kitchenette et coin couchettes pour l'équipage.

Et il faut voir le film reportage de cette



équipée magique, il faut voir le car, sa plate-forme ouverte sur notre homme assis à son piano et jouant à travers les rues de Mekhnès, poursuivi par les gamins qui crient de joie et tapent dans leurs mains !

Concerts programmés ou improvisés vont jalonner le trajet, Tanger, Beni Amar, Rabat, Casa (à l'hôpital des lépreux), Beni Mellal, Laayoune, Nouadhibou, train pour Choum et concert sur le train ! Atar, etc.

Notre petit prince est né le 5 septembre 1961 à l'Hay-les Roses, il étudie piano et solfège avec Nicole Gallois et travaille la composition avec le maître polonais Milosz Magin et intègre hypokhâgne à Lakanal.

La rencontre avec Pierre Petit est

déterminante ; il travaille ensuite avec Yoshihiza Taira et Jacques Casterède.

Ses œuvres s'imposent dans les concours internationaux de piano, il est édité chez Max Eschig et Durand, mais l'essentiel n'était pas là, il était dans la générosité des rencontres.

Les rencontres n'ont pas manqué, après le tour de France en piano, le tour d'Europe en piano, l'Inde, le Pakistan, l'Afrique noire, le piano-bus Sahara, un





Acheté par la chaîne Satellite Voyages, un film remarquable retraçant cette aventure, a été tourné tout au long de l'équipée.

Un piano a queue Yamaha dans un autobus aménagé en camping-car, 2 cameramen, Arnaud Petit et Jean-Pierre Renaudat, un chauffeur Bassam Philippon, un guide mauritanien, Khalifa, Georges Bremond un ami, Nicolas Amiard, technicien accordeur et le pianiste compositeur, Marc Vella.

piano pour les lépreux à Casablanca, le dernier projet en préparation est parrainé par l'Unesco, c'est *La Caravane Amoureuse* un regard sensible porté sur les êtres, un nouveau périple dans le désert à la rencontre des différences.

« La seule façon de faire grandir l'humanité, c'est de la rendre amoureuse d'elle-même en lui montrant sa propre beauté. » ■



L'Algérie Antique

Marie-Claire Micouleau-Sicault

C'est un événement qui dépasse en intérêt et de loin, celui d'une simple exposition. Le Musée de l'Arles Antique nous offre cette merveille avec le concours de nombreuses institutions dont, notamment, le Conseil Général des Bouches-du-Rhône. Cet événement, c'est l'exposition Algérie Antique qui a été proposée en Arles jusqu'au 17 août dernier.

Peu de personnes connaissent vraiment l'œuvre d'échange accomplie depuis dix ans par les conservateurs, les archéologues et les restaurateurs du Musée de l'Arles Antique. Depuis dix ans, ils partagent leur savoir-faire avec leurs homologues algériens, accueillant entre autres dans leurs ateliers pendant plus d'un an, les restaurateurs algériens. Au coude à coude, ils ont travaillé sur les mosaïques de Lambèse, de Tipasa, de Cherchell et d'Alger, qui nous sont ainsi présentées dans leur intégrité. Mais ce n'est pas tout: cette fois, grâce au prêt sans précédent des autorités algériennes, pas moins de cent-quarante œuvres ont traversé la Méditerranée et, complétées par des objets de grande qualité venus du Louvre et du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale de France, c'est bien plus qu'une exposition artistique qui nous est donnée, c'est tout un panorama des sociétés, présentes sur le sol de ce pays, depuis trois siècles avant Jésus-Christ (les royaumes africains) jusqu'à la fin de la renaissance byzantine sept siècles plus tard.

En dehors des cercles érudits, qui connaît vraiment l'histoire des civilisations puissantes qui se sont établies dans ce pays de l'autre rive ?

Comme l'écrit dans sa préface au somptueux catalogue de l'exposition, Jean-Noël Guérini, Président du

Conseil Général des Bouches-du-Rhône :

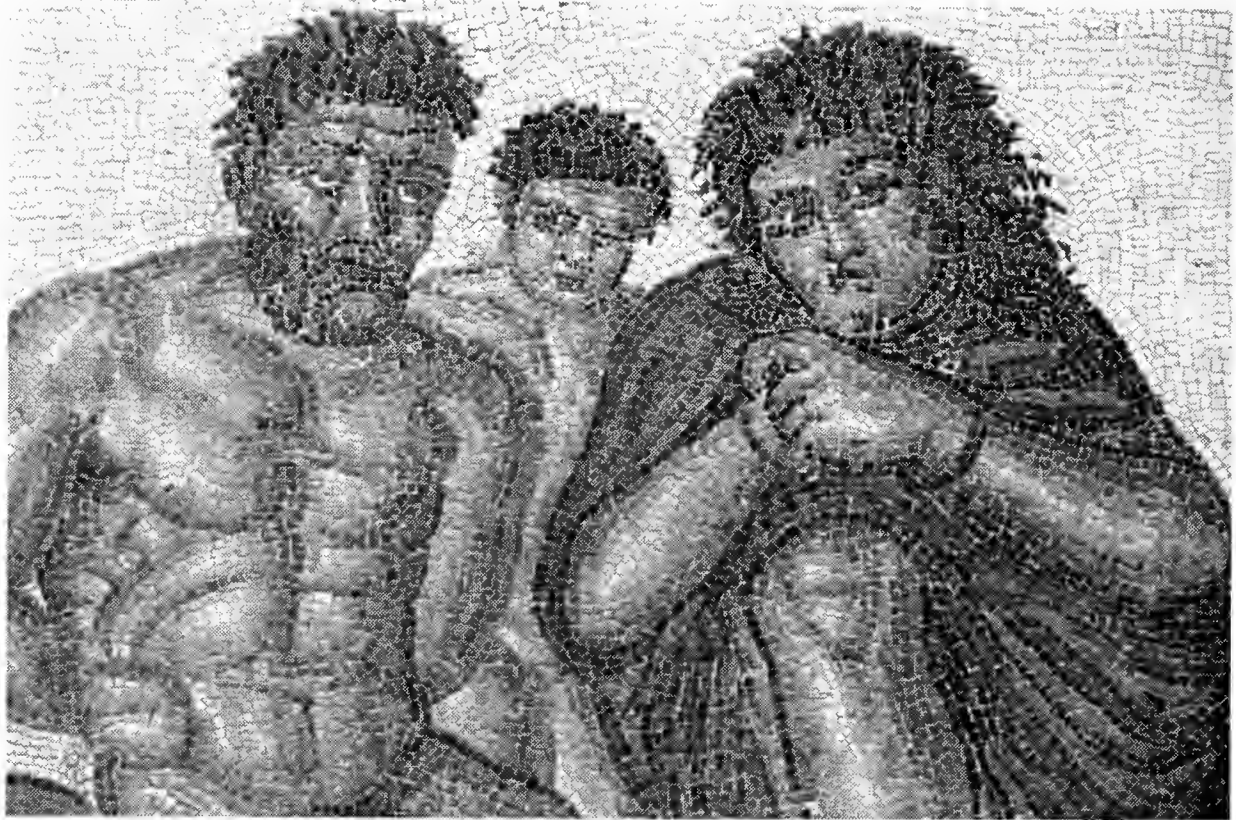
« Nous connaissons l'histoire récente de l'Algérie, si intimement et passionnellement liée à la nôtre. Mais ce présent est si envahissant qu'il en occulte le passé. »



**Portait d'Africa,
trouvé en juin 1915, au
théâtre romain (cherchell)
musée de Cherchell**



**Portrait de Cléopâtre Séléne,
reine de Maurétanie,
vers 19 à 5 av. J.-C.,
musée de Cherchell**



Famille libyque (mosaïque des captifs, musée de Tipasa)

Qui étaient les Numides ? Qui étaient les Maures ? Ces peuples se sont tour à tour combattus, alliés, déchirés ; ils ont en tout cas compté pour les Carthaginois comme pour les Romains soit comme alliés, soit comme adversaires et ceci bien avant que la civilisation romaine n'impose, souvent avec difficulté, ses institutions et sa culture.

Et puis les Vandales, et puis le chef berbère Masties qui s'autoproclame « empereur » dans les Aurès, et puis les premiers raids arabes, et puis l'islamisation et puis, et puis...

Au Musée de l'Arles Antique, il nous a été donné de parcourir un ensemble magistral qui nous permet

une immersion dans l'antiquité africaine, embrassant par thèmes plusieurs aspects de l'histoire et de l'art de l'Algérie.

Plutôt qu'un parcours chronologique, pas moins de dix thèmes nous ont été proposés tout au long de cette exposition : des Royaumes Africains à l'Occupation Romaine, nous passons en revue les Institutions Romaines, l'Armée, l'Agriculture, les Différents Cultes, le Décor de la Maison et des Thermes, la Société, pour finir sur l'Antiquité Tardive avec le Christianisme et notre cher saint Augustin, un coup d'oeil sur les Etudes Architecturales menées par d'éminents architectes et archéologues tels en



Grande statuette
de Victoire, bronze,
musée de Constantine



Tête de Minerve, musée d'Alger

1842, A. Raviusié pour Cherchell. Messieurs Pietri et Ballu, les travaux sur Hippone menés à partir de 1895 sur la propriété Chevillot « la villa du front de mer » et ses célèbres mosaïques.

Citons en exemple le thème les *Royaumes Africains* avant l'annexion romaine, (les Romains ne foulèrent en effet pour la première fois le sol de l'Afrique du Nord qu'au cours de la seconde guerre punique (218-202) guerre qui, comme chacun sait, les opposait à Carthage).

Les populations de ces époques de la protohistoire forgent une civilisation originale, au confluent de deux grands mouvements, dont l'un vient de migrations émanant du Proche-Orient, l'autre d'arrivées européennes via l'Espagne et la Sicile. Une certaine unité linguistique accompagne alors une organisation sociale et culturelle très proche. Ces parlers que l'on appelle « libyques » à l'instar des Grecs qui avaient donné ce nom aux Africains, se retrouvent de nos jours chez les berbérophones d'Afrique du Nord. C'est ainsi que de nombreux vestiges provenant des influences puniques, helléniques, maures ou berbères (« barbari » en latin), seront découverts au gré des fouilles successives.

Une superbe mosaïque, magnifiquement restaurée, dite « mosaïque des captifs » nous montrant une famille

libyque nous vient du musée de Tipasa. Le père et la mère, particulièrement expressifs dans leur attitude désolée, cachent à moitié l'enfant tout aussi misérable. Cependant, les lignes sont fortes, le torse de l'homme révèle une musculature puissante et les chaînes qui enserrant les poignets de la femme sont vigoureusement traitées.

Numides et Maurétaniens, les royaumes s'allient, se déchirent ou commercent entre eux. Juba II, protégé d'Auguste et époux de Cléopâtre Séléne (la fille d'Antoine et de Cléopâtre la grande) transforme Iol la Punique en Caesarea, la prestigieuse cité romaine qui deviendra Cherchell.

Le musée de Cherchell a prêté le très beau portrait de la Cléopâtre Séléne en marbre de Paros au visage hautain et à la coiffure bouclée, ceinte du bandeau royal, trouvé près de la porte d'Alger en 1856.

Un monnayage nombreux, trouvé près de Cherchell à la fin du XIX^e siècle, témoigne de la puissance des royaumes numides et berbères, jusqu'à l'évidente romanisation des deniers d'argent du dernier roi numide Ptolémée, assassiné sur l'ordre de Calligula.

Nous sautons les étapes de cette



Portrait de Caesarea, musée de Cherchell

incursion dans l'histoire antique de ce pays, mais il fallait s'attarder sur les nombreux sites thématiques de l'exposition.

La présence romaine s'amorce, elle va étendre une influence si considérable que les Vandales arrivés en hordes de 80 000 guerriers par le détroit de Gibraltar respectent les formulaires et les actes romains. Comme en témoignent les fameuses tablettes Albertini qui valaient à elles-seules votre visite :

En 1928, furent recueillies à 10 km

au sud de Tebessa, cinquante-six tablettes de bois écrites à l'encre et dont Eugène Albertini, alors directeur des Antiquités de l'Algérie put définir qu'il s'agissait d'une collection d'actes notariés de l'époque vandale. Ce sont des actes de vente de biens fonciers avec mention de la date, des noms des vendeurs, de la localisation, du nom de l'acheteur, du prix, des quittances données etc.

Ce qui a surpris le plus les historiens, c'est l'extraordinaire continuité des institutions et du mode de vie romains, plus d'un demi-siècle après l'effondrement de l'empire. Une des tablettes datée du 17 septembre 493 porte l'acte de dot de la jeune vierge Geminia Januarilla :

« Dans la neuvième année du roi très invincible, le 15 des calendes d'octobre, tablette de la dot de Geminia Januarilla mariée à Julianus dans l'intention de procréer des enfants... »

Une autre tablette est assez émouvante, jugez plutôt :

« Dans la dixième année du seigneur roi Gundhamund, le jour des nones de juin, nous, Donatianus, fils de Victor, et Saturnius, citoyens de Cappraria, avons vendu un enfant nommé Fortinus, blanc de peau, âgé d'environ six ans, non vagabond ni de mauvaises mœurs, bien constitué et non malade. Il nous a été acheté par Félix, fils de Fortunius, citoyen de Tulietanos, pour un sou d'or et 700 « folles », ces derniers équivalant à la moitié d'une pièce d'or... »

Nous ne pouvons tout évoquer de cette immersion dans un passé qui nous est commun et qui a permis, grâce aux prêts consentis par les musées algériens et le Ministère de la Culture algérien, l'Ambassade de France à Alger, nos musées nationaux, la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, de présenter de nombreux objets inestimables par leur intérêt artistique mais aussi historique.

Quelle plus belle conclusion apporter que l'évocation de l'exceptionnelle mosaïque dite « des monstres marins ». L'épaisseur du support antique conservé est exceptionnelle : 0,065 m. Elle a été découverte à Lambèse en 1905 dans les ruines d'une maison romaine.

Trois Néréïdes voguent sur la mer, portées par des monstres et entourées par des amours. Les dimensions réduites des tesselles, la multiplicité des nuances concourent à donner à ce pavement un effet de profondeur et d'illusion. La palette est très riche et très fraîche, la plupart du temps, les tesselles sont taillées dans du marbre. Les pâtes de verre, turquoise ou émeraude, bordent les draperies tandis que les ombres portées sont traitées en sombre, vert foncé ou noir. Les mosaïstes ont vraiment procédé à des mélanges de couleurs très originaux, ce qui fait de ce pavement une œuvre célèbre à juste titre. Citons enfin le ravissant bronze de « L'enfant à l'aiglon », un bronze découvert aussi à Lambèse en 1905 et datant du



Enfant à l'aiglon
Bronze,
musée d'Alger



Mosaïque à scènes de chasse, musée d'Alger

III^e siècle, une statuette pleine de vie et d'une qualité artistique remarquable. L'enfant, encore tout potelé, se tient bien campé pour mieux étreindre l'aiglon qui tente de s'échapper en déployant ses ailes. On croirait voir sortir de l'oisellerie le garçon tout animé et en plein effort !

Un somptueux catalogue de l'exposition (Musée de l'Arles et de la Provence Antiques 26 avril au 17 août 2003) est édité sous la direction de Claude Sintès, Conservateur en chef du musée de l'Arles Antique et de

Ymouna Rebahi, Conservateur des musées et site de Cherchell.

Saluons le remarquable travail de photographie notamment de M. Lacanaud et la performance de tous les auteurs de ce très beau catalogue.

Une quarantaine des pièces exposées au Musée de l'Arles Antique ont été transportées à l'Institut du Monde Arabe dans le cadre d'une exposition intitulée « l'Algérie en héritage » et qui aura lieu du 7 octobre 2003 au 25 janvier 2004. ■

La Tunisie au fil des pages...

Annie Krieger-Krynicky

Plaisir nostalgique de feuilleter les revues d'autrefois... à condition de les retrouver: collections dépareillées, exemplaires isolés, recueils à exhumer d'abyssales et lointaines réserves. Et souvent leurs fondateurs, insoucieux d'immortalité, n'ont pas pris soin de les déposer à la Bibliothèque Nationale. Mais quelle récompense en surprenant au quotidien, grâce à l'objectif d'un opérateur, des personnalités que l'on ne retrouvera que figées dans les livres d'histoire, en contemplant des paysages en sépia semblables à des feuilles séchées entre les pages d'un herbier en papier glacé. Ces revues naissent, s'épanouissent, périssent, meurent mais parfois aussi ressuscitent ou se réincarnent étrangement sous d'autres appellations.

L'objectif de leurs fondateurs, avec le lyrisme du temps était, en Tunisie, « d'unir l'Afrique du Nord d'Apulée, à celle de Moloch et de Mercure ». Vocation littéraire donc, mais aussi illustration de la vie administrative, commerciale, sportive ou rurale sous ses aspects souvent pittoresques. L'ambition littéraire et scientifique fut celle de la *Revue Tunisienne*. Elle naquit le 30 novembre 1893, d'une violente scission au sein de la Société de géographie, opérée par le docteur Jean Servonnet, officier de marine, le docteur Bertholon, ethnologue, Pavy, le futur historien de la Tunisie, la nouvelle venue fut éditée par l'Institut de Carthage, association des lettres, des

sciences et des arts et reçut le titre d'une revue, fondée en 1885 par Fernand Huard. Celui-ci était une personnalité originale. Arrivé dans la Régence en 1885, à quarante et un ans, il s'y voua totalement et y mourut en 1934. Fonctionnaire des postes, il était aussi poète sous le nom de Bulbul (le rossignol) et laissa *Fleurs d'Orient*, Paris 1902 et *Reflets et mirages*, Tunis 1902 qui se réclament du Parnasse. Aussi, sous la présidence du Résident Général, Charles Rouvier, l'inauguration se fit-elle au jardin d'hiver le 17 décembre 1891 aux sons de « l'Harmonie française » et aux accents vibrants d'une chorale. Première revue littéraire du Protectorat, elle prit pour emblème un



Pégase entouré de branches d'olivier. Sa devise « Travail et Concorde » réunit près de 160 membres, surtout des officiers, venus de la Société de géographie, dans l'esprit de ces officiers de l'Armée des Indes qui se faisaient ethnologues, géologues, anthropologues et archéologues. Se joignirent à eux des journalistes, des professeurs, des fonctionnaires et des magistrats.

La revue fut patronnée par l'archevêque de Carthage et fut généreusement dotée par le bey de Tunis, Ali Pacha et son ministre de la Plume (ou de l'Intérieur). Elle commença modestement, illustrée par quelques cartes et quelques gravures. Ses collaborateurs étaient des esprits curieux et inventifs :

Paul Bourde, directeur de l'Agriculture qui, avant de diffuser l'exploitation organisée de l'olivier, s'attaqua à celle du cactus ; le docteur Bertholon qui compara les visages des Tunisiens modernes aux statues et aux bustes des antiques Phéniciens. Il établit aussi des statistiques raisonnées sur la « salubrité » démontrée de la « colonie de 1881 à 1892 » tandis qu'un vétérinaire au 4^e chasseurs d'Afrique, étudiait la diphtérie des volailles.

Dans la section artistique de ce premier numéro de 1894 (TI, 1^{ère} année) figura la rubrique Carthage à laquelle se consacra régulièrement le docteur Carton, médecin militaire, autre transfuge de la Société de géographie ; heureux dans ses fouilles sur le site, il offrira au musée du Louvre une collection de poteries puniques. Une rubrique bibliographique d'ouvrages consacrés à la Tunisie fut ouverte ainsi qu'une section Beaux-Arts. « Bulbul » offrit au premier numéro l'exclusive d'une nouvelle pittoresque *Alla marina*, de l'omnibus à cheval jusqu'au tramway, les pérégrinations des Tunisois jusqu'à la mer ! Le lieutenant Daniel Brunn, mandaté par le gouvernement danois, s'intéressa aux « Troglodytes de Matmata ». Parmi les compte-rendus de conférences : place au seigneur révérend des lettres, Flaubert, étudié à travers sa Salamambo bien sûr, et celle du compositeur Reyer dans son opéra éponyme. La Revue Tunisienne prit sa vitesse de



Tunis, vue générale



croisière avec une première série de 1894 à 1925, puis une seconde jusqu'en 1942. Elle reparut brièvement en 1948.

Les collaborateurs qui se succédèrent furent des universitaires et des professeurs de lycée.

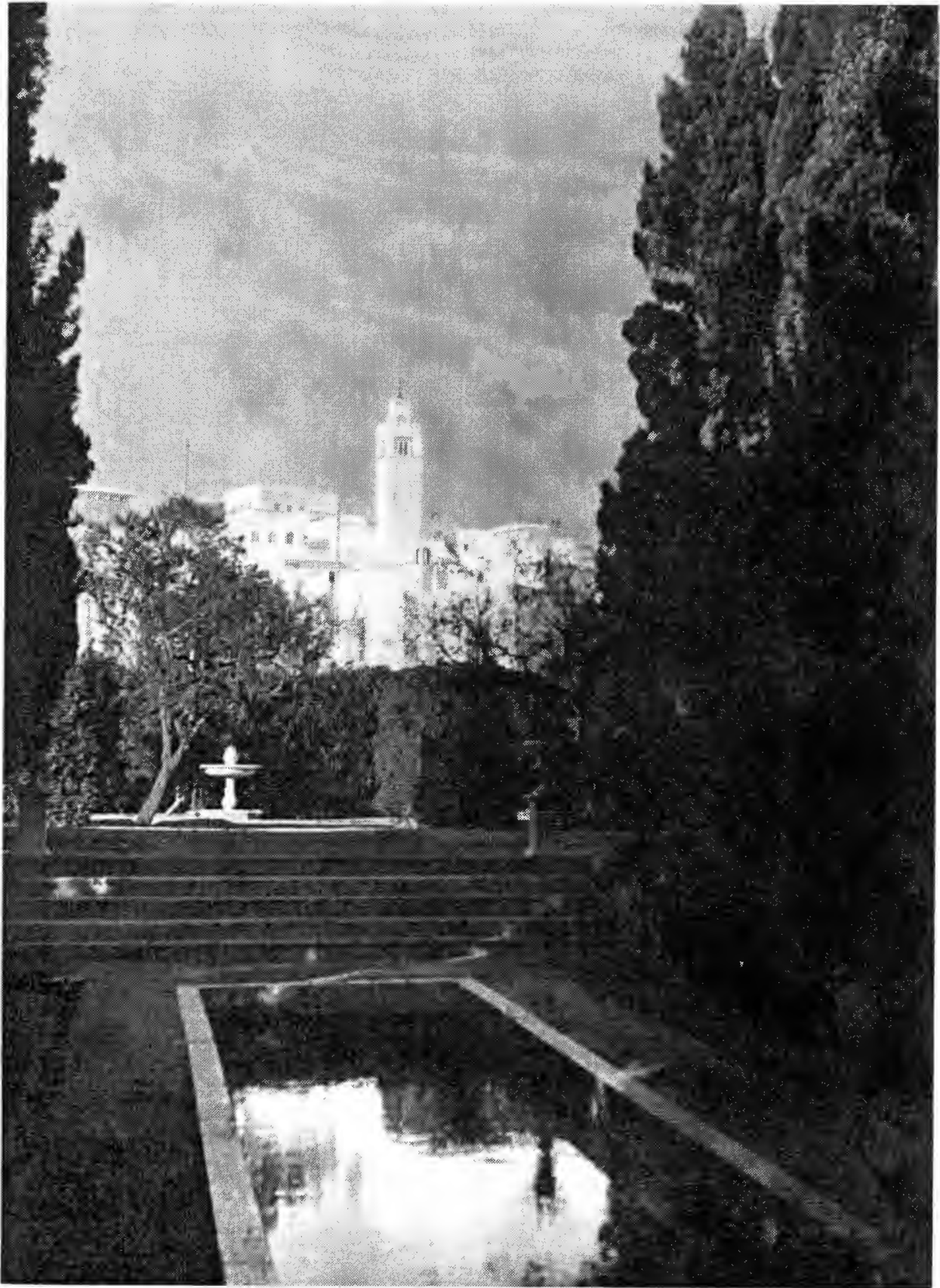
Ils attirèrent des correspondants étrangers qui donnèrent à la Revue un rayonnement international. Stéphane Gsell, attiré d'Alger pour pratiquer des fouilles, se faisait plaisamment traiter de « Carthaginois ».

Les fouilles se poursuivaient en effet

sur le site phénicien puis romain. Une découverte présentée en 1924 fit sensation (N° 161). Sur la propriété d'un colon, Icart, furent trouvées, avec des inscriptions votives dans un sanctuaire de Tanit, des amphores contenant des mandibules et des sphénoïdes non soudés, provenant donc d'enfants en très bas âge, mêlés à des ossements d'oiseaux et à des astragales de chevreaux; ce qui conforta la thèse de sacrifices d'enfants par les Phéniciens (communication faite par Eugène Vassali, ancien correspondant de l'Institut de Carthage et Ficard, correspondant du Ministère de l'Instruction publique).

Des recherches furent aussi menées sur l'histoire du

Beylik: « Les instructeurs français de l'armée de Hussein bey en 1831 » avec le prêt temporaire d'une fanfare militaire! Mai-décembre, 1923). Avec Hansalam, fut donné un récit des temps pré-islamiques, soit l'aventure d'un Régulus arabe, Hansalam ben Abi Afram qui se constitua prisonnier à la place d'un cousin, otage du roi Moundhir de Hira et exécuté: « Non je n'étais pas libre et ma parole m'enchaînait au contraire » disait-il à ses amis qui lui conseillaient de se dérober (recueilli par B. Buisson, 1923). Dans



Sidi bou Saïd, jardin de la villa d'Erlanger

ARTISTES TUNISIENS

CATALOGUE 1934



Prix: 9^{fr}
2^{fr}

ce même numéro, on trouve le récit d'un voyage en 1831, dans les diligences royales, du souverain husseinite, Ahmed Bey qui abolit l'esclavage et autorisa l'implantation d'écoles française. La visite de Versailles, restauré par son hôte, Louis-Philippe, lui inspira la transformation grandiose de sa résidence Mohammedia, près de Tunis, sur la route de Zaghouan.

En 1932, furent publiés les souvenirs du prince de Pucker Muskau, dit Semilasso, correspondant de Metternich, protecteur d'Henri Heine, épris de l'amie de Goethe, Bettina von Arnim; il laissa des descriptions pittoresques de la Régence en 1835, comparant Bizerte, « sa première vision d'orientalisme », pour son confort, à une ville d'Allemagne au XII^e siècle. Quant aux vice-consuls de France et de Sardaigne, il découvrit qu'ils ignoraient encore la mort de Napoléon ! (traduit et résumé par Raymond Burgard).

Une part aussi de la Revue, dans ces livraisons, était consacrée régulièrement aux « Etudes kairouanaises », chroniques de la vie tumultueuse de la capitale religieuse par Charles Monchicourt, docteur es lettres. En dépit de nombreuses illustrations : paysages gravés ou photographiés, portraits de personnages célèbres, présentations d'objets antiques qui éclairent les textes, la Revue périclita vers les années 27.

Elle connut un renouveau en 1930

grâce au nouveau président de l'Institut de Carthage et à un jeune agrégé de lettres, professeur à la faculté d'Alger, Robert Brunschvig. Les collaborateurs furent des professeurs locaux comme J. Pignon qui écrivit sur *Les medersa (écoles religieuses) de Tunis en 1831* ainsi qu'un ouvrage reconnu sur *L'esclavage à Tunis de 1590 à 1620*. A ce propos, des doutes sérieux furent avancés sur celui du futur saint Vincent de Paul. M. S, Mzali, Tunisien musulman, docteur en droit, publia des *Etudes sur Khereddine*, le réformateur du XIX^e siècle. M^{me} Duboulez-Laffon, professeur à Sfax, écrivit en sociologue avant la lettre, *Les Jnouns et les divers états de Sfax* (1930). Le fils de Victor Cherbuliez de l'Académie française (1828-1899) retraça l'origine du roman *Le comte Ghislain*, inspiré par un court voyage en Tunisie.

La parution régulière bien qu'espacée de la Revue lui permit d'être reconnue. Comptant quatre cent membres, elle attira des correspondants scientifiques jusqu'en Amérique du Nord.

Une autre revue avait pourtant tenté de la concurrencer. *La Vie Tunisienne Illustrée* aurait été fondée en 1922 selon la version officielle. Mais on trouve des exemplaires datant de 1914, d'autres de 1921 avec les relations des salons de peinture de Tunis. Son fondateur et directeur, Albert Guénard, auteur d'*Heures d'Afrique* en 1921, l'édita à Tunis lui-même et s'entoura de collaborateurs français et arabes. Il publia



des scènes de la vie locale, des études historico-économiques, des textes d'Arthur Pellegrin, la *Future Carthage*, roman d'anticipation à la Jules Verne du docteur Carton (1861-1924), des recherches historiques (*Histoire du consul Maccio et de son rôle dans le jeu de l'Italie en 1881* par H. Gandol).

En dépit d'une chronique sur les arts indigènes en Tunisie (les jeunes artistes du collège de Chergui) d'une chronique « Arts et chiffons », d'une rubrique des expositions (elle couvrit notamment le salon de 1914) et la collaboration du critique littéraire et poète Marius Scalesi, la revue sombra en 1925 et, faute de dépôt, est devenue pratiquement inaccessible au chercheur.

Une autre revue *Tunisie* fut encore

plus éphémère. Fondée en 1932, dirigée par G. Aumont et F. et P. Antonion, illustrée de photos, elle couvrait l'actualité avec des reportages touristiques. Elle publia, fin 1935, des poèmes de Fernand Huard, d'Yves Châtelain, d'Arthur Pellegrin et des pièces inédites du grand poète franco-italo-maltaise, Marius Scalesi mais aussi des études scientifiques du docteur Nicolle et des nouvelles de Ryval (*L'Oukala*). Elle titilla aussi la mémoire littéraire avec la publication de morceaux choisis sur le pays de A. Dumas, de Flaubert et de Maupassant.

La *Revue Melita*, fondée à Sousse en 1931, publia des œuvres en maltais et en français. Les derniers venus, mais non les moindres, sont les *Cahiers de Tunisie*, fondés en 1953; cette revue de sciences humaines est toujours éditée et publie des chercheurs de haut niveau.

On retrouve encore l'influence de l'Institut de Carthage dans l'initiative, en 1921, d'un double prix pour les sciences et les lettres. Les candidats devaient être nés en Afrique du Nord ou y avoir habité depuis trois ans au moins. Le premier Prix fut attribué au poète Fernand Huard en juste récompense de trente années de dévouement à la cause des lettres en Tunisie. En 1922, le prix scientifique récompensera Charles Nicolle, bactériologiste, Prix Nobel de médecine en 1928, directeur de l'Institut Pasteur de Tunis où il

mourut en 1936. C'est là qu'en 1909, il avait découvert le vecteur de la transmission du typhus, le pou du corps. Mais ce savant était aussi l'auteur de romans dans le style pastiché du XVIII^e siècle, dans le goût d'Henri de Régnier. En 1931, le prix échet à Ryval pour *L'Enfant de l'oukala*, tableau des mœurs de la hara ou ghetto de Tunis. Le jury comprend alors Myriam Harry, Pierre Benoit, Louis Bertrand, Claude Farrère, Robert Randau et les Tharaud. Tous les écrivains pouvaient désormais concourir sans condition de nationalité ou de séjour. En 1934, H. de Montherlant refusa le prix pour sa *Rose des Sables*. Afin de ne pas gêner la politique française, il devait d'ailleurs en retarder la publication. Ce prix qui comprenait aussi l'attribution d'une bourse de recherche fut alors partagé. Camille Mauclair (1872-1945), poète fécond d'inspiration mallarméenne, auteur d'un cycle d'études méditerranéennes : *Douces beautés de la Tunisie*, historien d'art qui combattit l'impressionnisme, il fonda le « Théâtre de l'Œuvre » avec Lugné Poe. L'autre lauréat fut Gabriel Audisio, né en 1900 pour *Trois hommes et un minaret* (1928), futur auteur de *Jeunesse de la Méditerranée* en 1935 et de *Sel de la Mer* en 1938. Pour sa troisième attribution, le prix revint à Joseph Peyré et son livre, *Le chef à l'étoile d'argent*.

D'autre part, la *Tunisie Illustrée* lança en 1921 un concours littéraire. De son

côté, le quotidien *La Dépêche tunisienne* organisa en 1929 les Jeux floraux de Tunisie qui furent présidés par le poète Félix de la Croix. Quant à la société l'Essor, sorte d'université libre, elle fut à l'origine de cycles de conférences de 1904 à 1933 auxquelles participèrent les acteurs de la vie littéraire du temps, de Georges Bernanos à Joseph Peyré en passant par Francis Carco, Henry de Monfreid, Georges Duhamel dont le *Tel qu'en lui-même* fut inspiré par un séjour à Tunis, et Jean Amrouche. Dans son enceinte furent jouées des tragédies classiques comme celles d'Euripide ou des pièces d'auteurs contemporains : André Gide, Maurice Maeterlinck, Henri de Montherlant, Paul Morand, G. B Shaw et Pirandello. ■

Bibliographie indicative

Chatelain Yves *La vie littéraire et intellectuelle en Tunisie de 1900 à 1937* (Paul Geuthner; Librairie orientaliste, Paris, 1937)

Collection de revues

La Revue Tunisienne (1894-1925; 1926-1942; 1948)

Librairie inter-universitaire de l'Inalco (Langues '0, Paris)

Bibliographies

Les cahiers d'Afrique du Nord:

Docteur Charles Nicolle, Paul Bourde, Pierre Benoit (Odette Goinard N°9), Myriam Harry

(Annie Krieger-Krynicky N° 9)

Expositions et salons à travers les revues.

Annie Krieger-Krynicky

Encore une fois, ce fut l'Institut de Carthage qui prit l'initiative de créer un salon de peinture à Tunis. Les œuvres avaient été choisies par un comité de 17 membres, en majorité des officiels, assistés de quatre artistes. Le premier Salon fut inauguré, le 14 mai 1894, dans les locaux prêtés par l'Amicale maltaise, La Valette, 4 rue de Grèce, par le Président général Charles



Mosès Levy, portrait. Collection musée d'art moderne de Tunis

Rouvier, accompagné des autorités beylicales. Le clou du salon fut une œuvre de Louis Chalon, élève de Jean Léon Gérôme, *Sardanapale sur sa tombe*. Le peintre était venu chercher la lumière tunisienne afin de peindre une *Salomé* pour l'Exposition de Paris de 1895.

Cette même année, Rochegrosse fut aussi attiré comme le phalène car il préparait des illustrations pour une édition de *Salammbô* en 1900. Des artistes locaux figurèrent à côté des invités, en particulier les élèves arabes du collège Alaoui. Les comptes-rendus des expositions suivantes parurent dans *la Revue Tunisienne* ou dans *la Vie Tunisienne Illustrée* et ils propulsèrent sur le devant de la scène des artistes.

Certaines de leurs œuvres furent achetées par l'Etat beylical dès 1896, date du second Salon, pour orner les cimaises d'un musée qui ne verra le jour qu'en 1977! En 1879, parmi les artistes invités grâce au soutien des peintres orientalistes français, on remarqua toujours Louis Chalon et aussi Etienne Dinet. En 1920, le peintre d'origine russe, puis naturalisé

français Alexandre Roubztoff (1894-1949), séduit par la luminosité de la Tunisie, y planta son chevalet. En 1924, la *Revue Tunisienne* patronna une exposition de son œuvre à Tunis.

Quant à l'exposition de 1924, elle fit scandale par le choix d'artistes d'avant-garde. Les rédacteurs de la *Revue* qualifièrent les œuvres de « laisser pour compte de magasins pour cow-boys des pampas » (sic) « La société des orientalistes français ayant créé des bourses afin de permettre aux artistes de la métropole de venir dans nos pays d'Afrique prendre un bain de lumière », les critiques de la revue proposèrent d'étendre ces facilités aux jeunes artistes africains afin de leur « permettre la vision des merveilles dont ils ont si souvent entendu parler et qu'ils sont condamnés à ignorer par suite de l'âpreté de la vie » (in *Revue Tunisienne* 1924). Or le souhait de la revue était de rendre l'École de Tunis « plus puissante et mieux outillée afin que la collaboration des artistes de Paris soit moins redoutable ». Le peintre Maurice Bismuth reçut la première bourse pour son envoi, *La synagogue*. Il exposa par la suite des œuvres achetées par la ville de Tunis ainsi que des tableaux inspirés par la vie de la Société juive (*Rabbin*, 1911)

Autre bénéficiaire, Yahia Turki (1903-1967), qualifié de « père de la peinture tunisienne » exposa à Tunis en 1923 et bénéficia d'une bourse de 1924 à 1928. Henri Dabadie, né en 1867,



Yahia Turki, jeunes femmes dans un intérieur. Collection musée d'art moderne de Tunis

mort à Tunis en 1949, peignait des paysages dont un *Monastir* acheté par l'État tunisien. Mosès Lévy (1885-1968), né à Tunis, fit des études statistiques en Italie et présenta cinquante peintures et trente-neuf gravures pour sa première exposition à Tunis. Son œuvre fut qualifiée « d'art bipolaire » entre les deux rives de la Méditerranée. Tous ces artistes furent ou découverts ou soutenus par la *Revue Tunisienne* dans ses critiques des salons ou dans *la Vie Tunisienne illustrée* (Editions de 1914 et 1916).

En 1907, de son côté, l'Institut de Carthage avait créé une section artistique parallèle aux deux autres sections scientifique et littéraire. Mais dès 1909, elle se trouva absorbée par le succès grandissant des salons. ■

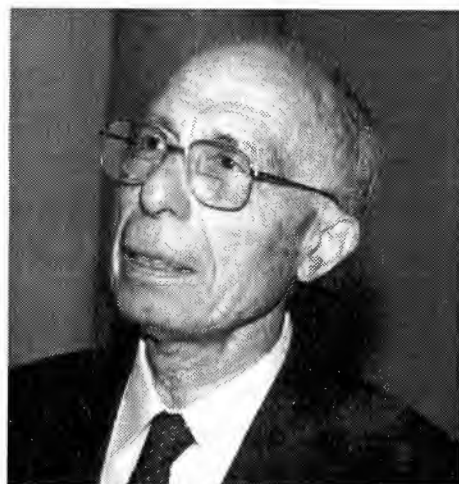
La presse et l'édition en Algérie

Professeur Pierre Goinard

Comme Jeanine de la Hogue l'écrit avec ferveur dans son avant-propos à la seconde édition de *Algérie, l'œuvre française*, « Connaître le Professeur Goinard était une chance, un bonheur. On le savait grand médecin, grand chirurgien. Sa réputation dans ces domaines n'était plus à faire. Les années douloureuses qu'a connues l'Algérie allaient révéler un autre aspect de sa personnalité ».

En effet, en lisant Pierre Goinard nous avons appris que nous avons raison de ne pas douter de la valeur humaine de l'œuvre accomplie en Algérie par la France.

L'indépendance de Pierre Goinard et son information approfondie des problèmes algériens confèrent une valeur exceptionnelle à son témoignage. Tout au long de son existence, l'Algérie a suscité une presse et une édition prolifiques et multiformes.*



Dès le 26 juin 1830, au camp de Sidi-Ferruch, l'imprimerie du Corps expéditionnaire distribua les premières feuilles de l'*Estafette*. Paru deux ans après, le *Moniteur algérien* devint très vite journal officiel de la colonie auquel succèdera en 1861 le *Moniteur de l'Algérie*. L'*Akhbar* (1839) porta d'abord le titre de *Petites Affiches* avant de

prendre une tournure politique d'inspiration gouvernementale à partir de 43. Innovation avec le *Mobacher* (41), imprimé en français et en arabe, mais qui ne survécut pas à l'Empire.

C'est à partir de 1844 que la presse privée prit son essor: *la Seybouse* à Bône, quelques mois plus tard *le Safsaf* à Philippeville et *l'Écho d'Oran*, hebdomadaire fondé par Adolphe Périer, imprimeur lorrain expulsé de la Métropole en qualité de républicain

* Cet article est extrait de l'ouvrage *Algérie l'œuvre française* (Gandini) grâce à l'autorisation amicale de la fille et de la nièce du professeur.

(qui se trouvera, en 1962, le doyen des quotidiens français encore vivants, aîné du Figaro). *Le Journal de Constantine* allait paraître un peu plus tard, en même temps qu'à Alger le *Brûlot de la Méditerranée*, feuille républicaine qui s'intitulant ensuite *l'Atlas*, fut le journal le plus lu à l'époque, puis sous l'Empire le *Courrier de l'Algérie*. A Oran, le pouvoir tentait de combattre *l'Écho d'Oran* par le *Courrier d'Oran*, et à Philippeville naissaient le *Zéramna*, à Constantine *l'Indépendant*, *l'Africain*.

Trait caractéristique du temps, pululèrent, sous le Second Empire et jusqu'au début de notre siècle, des feuilles mineures, moins d'information que de polémique, aux titres accrocheurs. Lors des paroxysmes antijuif et anticlérical, les violences verbales des folliculaires se truffaient d'injures et d'invectives inouïes.

Même quand les passions se furent assagies, les gazettes locales restèrent vivaces jusque dans les villes secondaires. Le *Tell de Blida* en fut un long exemple et on a peine à imaginer le *Progrès* subsistant quarante-cinq ans à Orléansville, ainsi que deux journaux coexistant à Aumale en 1911.

Au début de ce siècle, nous voici à l'époque des quotidiens stabilisés, les petits yaouled, cireurs et crieurs de journaux, vocifèrent « *l'Écho d'Oran!* » ou à Alger « *la Dépêche!* », le matin, « *Le Cri d'Alger! Les nouvelles* » en fin d'après-midi. *La Dépêche algérienne*,

datant de 1885, installée par la suite dans son élégant hôtel boulevard Lafferrière, résistera à partir de 1912 à un concurrent vigoureux, logé plus démocratiquement rue de la Liberté, *l'Écho d'Alger*. Avant la guerre de 39, un nouveau venu, *Alger républicain*, dont le rédacteur en chef sera, pour peu de temps, Albert Camus, remportera un succès passager et ne tardera pas à démasquer son esprit marxiste.

Lors de l'épuration, en vertu d'une loi ne concernant cependant que la seule France occupée, *la Dépêche algérienne*, sa feuille du soir, *Les Dernières nouvelles* et l'hebdomadaire, très lu, *TAM* (Tunisie-Algérie-Maroc) étaient frappés de dévolution en 1946, ainsi que le *Réveil bônois*. Par cette spoliation, les locaux de *la Dépêche algérienne* et ses magnifiques rotatives toutes récentes devenaient pro-





priété de l'Etat, c'est-à-dire de la Société Nationale de Presse, pour y installer à sa place *Alger républicain* et, l'année suivante, l'hebdomadaire *Liberté*, organe du parti communiste.

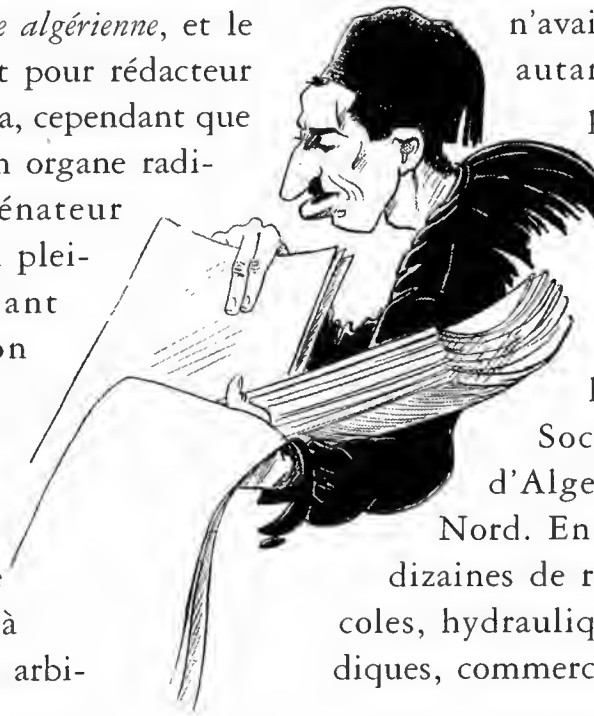
Voient alors le jour à Alger la *Dépêche quotidienne*, rédacteur en chef Jean Brune, qui tente de maintenir l'esprit de *la Dépêche algérienne*, et le *Journal d'Alger* ayant pour rédacteur en chef Edmond Brua, cependant que *l'Echo d'Alger*, ancien organe radical-socialiste du sénateur Duroux, est devenu pleinement indépendant sous la direction d'Alain de Sérigny.

A partir de 1960, les quotidiens d'Algérie allaient être soumis à la plus rigoureuse et arbi-

traire des censures; en avril 1961, le groupe *Echo d'Alger – Dernière heure – Dimanche matin* était interdit et en juillet 1962 s'installait à sa place *El Moudjahid*. Tous les anciens journaux d'Algérie cessèrent d'exister à cette date, sauf *l'Echo d'Oran*, ultimatum moriens, qui parut jusqu'en 1963.

Rétrospectivement, le nombre et la qualité des périodiques culturels et spécialisés ne laissent pas d'impressionner. Ainsi, peu de revues dans le monde constituent un ensemble aussi exhaustif que la collection de la *Revue africaine*: fondée en 1856 par Berbrugger, ayant publié trimestriellement les travaux de la Société historique algérienne en plus de 500 pages annuelles, elle reste une mine de documents pour les chercheurs.

Bien que très érudite et non moins éclectique, cette publication n'avait point stérilisé pour autant celles de sociétés plus délimitées, les volumes publiés par la Société d'Archéologie de Constantine (près de 100 en 1957), le bulletin trimestriel de la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord. En définitive, plusieurs dizaines de revues agricoles, viticoles, hydrauliques, médicales, juridiques, commerciales, artistiques, etc.





paraissaient tous les trois ou deux mois, mensuellement, ou même chaque semaine. Pendant trente ans, à partir de 1888, parut la revue algérienne d'Ernest Mallebay, devenue par la suite *Annales algériennes*.

Dans ce foisonnement figuraient des revues touristiques et de grands illustrés : *l'Algérie hivernale*, à la belle iconographie, qui parut hebdomadairement durant la saison de 1905 à la guerre de 14, *l'Afrique du Nord illustrée* à partir de 1933, puis, luxueusement éditée, *Algéria* de l'O.F.A.L.A.C.

En ce qui concerne les revues littéraires, *Afrique*, de l'Association des écrivains algériens, ne fut plus seule à partir de 1940 où parurent *Fontaine* de Max-Pol Fouchet, puis *l'Arche* de Jean Amrouche, *la Nef* de Lucie Faure et Robert Aron, *Rivages* du libraire-édi-

teur Charlot, *la Revue d'Alger* devenue *Revue de la Méditerranée*, plus tard à Oran *Simoun* (1952) – dont le numéro spécial consacré en 1960 à « Camus l'algérien » réunissait quinze signatures européennes et musulmanes – et *Soleil*.

Couronnaient cet ensemble les publications périodiques des Facultés d'Alger, signalées chemin faisant, l'une des dernières en date (1952), *Libyca*, méritant une mention spéciale pour sa valeur d'art.

Nous aurons à revenir sur des périodiques indigènes et d'inspiration politique, comme en français *l'Ikdam*, devenu *Attakadoum*, *la Voix des humbles*, *la Voix indigène*; après 1930, ceux des intellectuels, *l'Entente franco-musulmane*, et *Maydâni*, et en arabe, *Mountagard*, *Chihab*, el *Baçair*, organes de l'Association des oulémas...



Dessins de Hans Kleiss

COUPLETS DES JOURNAUX

Chantés par M^{mes} Kermadec, Lafaille, Clairin, Léo, Bettina, Roger,
Denise, Gabrielle, Rosette, Marcelle.

CHŒUR

Nous sommes les porteurs de nouvelles
Nous avons un' grand' clientèle
Et chaqu' jour pour la satisfaire
En quatr' l'on se met pour lui plaire

P'tit Colon
Pas félon,
Politique
Et caustique.

Moi l'*Akhbar*
Vieux lascar
Je réprime...
On m'estime.

Qu'est c'qu'on lit
D'très joli
Dans la rue
C'est la *R'vue*

L' *Moniteur*
Sénateur
Plein de style
Vit tranquille;

Radical
Très brutal
L'amertume
Guid' ma plume.

Les abus
J' tap' dessus
Et je bêche
Je suis la brav' *Dépêche*.

J' suis l' *Turco* :
Moi l' *Pierrot* :
L'Algérie :
La Vigie.

Au Chœur.

Dubos frères, rue Bab-Azoun, et Rossa ; en 66 Emm. Baudry, rue de la Marine, puis Besancenez, par qui furent édités *Orient et Occident*, *Coutumes de la culture arabe* de Fortin d'Ivry. *L'insurrection du Dabra* de Ch. Richard. De 71 à 80, A. Lemerancier s'était spécialisé dans les ouvrages militaires.

Parallèlement à l'imprimerie débarquée avec l'armée en 1830 et devenue imprimerie officielle, des installations privées ne tardèrent pas à se faire éditrices : Hermann Fiori a pu établir, en 1938, une bibliographie des ouvrages ainsi imprimés à Alger pendant les vingt premières années

Dès 1833, Brachet et Bastide publiaient une grammaire arabe et des manuels : leur maison se perpétua en la librairie Bastide et Jourdan, à laquelle succéda Adolphe Jourdan « imprimeur, libraire, éditeur », toujours place du Gouvernement jusqu'au jour où, devenue imprimerie Carbonel, elle migra près de l'hôpital Maillot. Dans le même temps, d'autres imprimeurs éditaient aussi : en 1853, André Bourget, rue Sainte, relayé quatre ans plus tard par

Plus tard, les imprimeries se multiplièrent (Fontana, Crescenzo, Imbert, Guiauchain, etc). Il y en eut de langue arabe (Koptane, Sarline) et parmi les libraires (dont la qualité avait frappé Gide et Monterlant) une douzaine étaient aussi éditeurs, notamment Baconnier auquel on doit toute une bibliothèque algérienne, parfois magnifiquement illustrée, Charlot qui édita des oeuvres de Giono, Camus, Roblès...

Dans le reste du pays, les premières imprimeries furent à Oran celle de Roidot, venu de Blida, Désiré Heintz en 1878, ensuite l'importante librairie Fouque ; à Blida oeuvrait Mauguin, à Constantine Arnoulet, rue du Palais. Au total, en 1957, 280 imprimeries occupaient 4500 personnes. ■

Maroc

La presse sous le Protectorat français

Jean-Pierre Koffel

Jean-Pierre Koffel a réalisé un excellent travail de recherche, puisant tant dans les archives que dans les travaux d'éminents universitaires comme Charles Penz, mais aussi dans les assertions, très orientées politiquement, d'intellectuels comme Anne-Marie Rozelet ou le docteur Guy Delanoë, fondateur du mouvement bien connu Conscience Française et co-initiateur du Mouvement des 481 qui, en 1958, demandèrent à De Gaulle l'indépendance de l'Algérie. On s'étonnera, un peu de voir décrit l'attentat meurtrier de Mers-Sultan comme, au choix, « la résistance ou une provocation. » (Six morts et trente blessés européens).

La polémique est dépassée, mais on voit bien, à travers cette étude, combien, pour paraphraser une célèbre citation, qui veut que les média soient un troisième pouvoir, la presse de gauche et, notamment, celle d'obédience communiste, a pu entraîner dans un sillage, souvent meurtrier, des esprits un peu naïfs et prompts à céder aux angélismes indépendantistes.

Le contexte

Le Protectorat français sur le Maroc – cependant que l'Espagne avait à gérer le nord et le sud de l'Empire chérifien – a duré du 28 avril 1912 au 2 mars 1955, mais l'influence française sur la presse – comme dans bien d'autres domaines – s'est fait sentir jusque dans les années soixante.

Tout d'abord, un regard sur la population du Maroc. Nous prendrons comme année de référence 1949, une bonne année pour le Protectorat – les orages

sont pour 1952 – en rappelant que le dernier recensement complet remontait à 1936. Charles Penz (*Le Maroc*, Roger Coindreau et Charles Penz, Société d'édition géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1949) donne pour cette année le chiffre de 9,5 millions habitants dont 1 million pour la « zone espagnole ». Sur les 8,5 millions que compte la « zone française », il faut compter 200 000 Israélites et 325 000 Européens (chiffres approximatifs dont le dernier pourra être revu à la hausse). Citons Penz et Coindreau : « Sur les

325 000 Européens du Maroc, il y a environ 250 000 Français, fonctionnaires, commerçants et colons » (et militaires). Les Espagnols, les Italiens, les Portugais, par ordre de grandeur décroissante, constituent des groupes plus importants que les Anglais, les Belges et les Suisses.

La presse quotidienne en français dans les années 1950

La presse « métropolitaine » (*France Soir* et *Le Figaro* en tête, *Détective*, *Nous Deux*, *Confidence* et autres) est largement présente dans les éventaires, sur les trottoirs, dans les bras des nombreux petits crieurs de journaux., à la sortie des cinémas. Mais le Protectorat – pour mieux faire connaître tous les aspects de son œuvre – s’est doté d’une presse spécifique, d’abord destinée aux Européens du pays, ensuite aux Marocains, de deux confessions, dans la mesure où leur connaissance du français leur permet d’accéder à des journaux qui ne sont pas cher.

La Vigie Marocaine, le plus puissant de tous

Le plus ancien et le plus lu est *La Vigie Marocaine*, fondée en 1909 par Georges Mercié, qui a pignon sur rue (Boulevard de la Gare, actuellement avenue Mohammed V, locaux repris par *Maroc Soir*, qui est un peu l’enfant naturel de *La Vigie*). C’est un peu un journal officiel, représentant les intérêts des autorités de tutelle et de la communauté française. Dirigée par le Dr Eyraud, qui défend les thèses de *Présence Française*, *La*

Vigie se lance dans la bataille contre les partisans de l’indépendance et leurs défenseurs. Mohammed Ben Youssef est appelé l’ex-Sultan (« le futur ex-ancien-Sultan », comme dit le *Canard Enchaîné*), qualifié de « prévaricateur et félon », cependant que le « sultan fantoche » (selon les uns) est appelé, dans la presse Mas en général, « SM le Sultan Mohammed Ben Arafa ». Le Dr Eyraud sera victime d’un attentat en 1954 ainsi que le contrôleur civil Boniface qui, lui, en réchappera.

Cela dit, *La Vigie* a bonne presse : des collaborateurs sérieux, compétents, dont Charles Penz, docteur en histoire, spécialiste de l’histoire du Maroc, qui a un billet quotidien, une chronique historique franco-marocaine régulière et anime, sous le pseudonyme de M. Domisol, tous les mercredis une page, *La Vigie des Jeunes*, dont le remarquable *Coin des poètes*, qui accueille des génies en herbe et aussi des adultes en mal d’écriture.

Le Petit Marocain et ses avatars

Autre fleuron de la presse Mas, *Le Petit Marocain*, un quotidien casablançais du matin, qui a moins de classe que *La Vigie* et un public plus populaire. Une excellente page sportive signée Périclès. Des correspondants locaux (par exemple le marquis Jean du Pac, à Marrakech et pour le Haouz en général), qui garantit une bonne implantation du journal dans toutes les régions : chiens crevés, carnets



Rabat dans les années 50

roses et mondains, nécrologies substantielles, expositions, programmes des cinémas, rallies... *Le Canard Enchaîné* avait beaucoup apprécié ce titre du *Petit Marocain* barrant la une: *Gilbert Grandval* (le nouveau résident général) *fait son entrée à Marrakech*: « *J'espère que nous en sortirons.* » Notons qu'en 1949 *Le Petit*

Marocain est l'organe de la CGT, donc un organe communiste.

Intéressons-nous à la parenthèse communiste du *Petit Marocain*, sur laquelle Penz et Coindreau font l'impasse. Par contre Anne-Marie Rozelet (*Passeurs d'espérances*, Afrique Orient

(Casablanca 1998), Antoine Mazzella (*Évolution de la presse d'expression française au Maroc et décolonisation*) communication lors d'un colloque à l'Université Paris Dauphine, les 20 et 21 septembre 1991, citée en annexe par M^{lle} Rozelet, et le docteur Guy Delanoë, fondateur du mouvement *Conscience Française*, en opposition au très majoritaire et puissant *Présence Française (Mémoires historiques. La fin d'un Protectorat, 3 tomes, L'Harmattan, 1988-1991)* sont plus prolixes sur cette parenthèse.

À la Libération, en 1945, une ordonnance sur la dissolution des monopoles de la presse oblige Pierre Mas (envoyé quelques temps en résidence surveillée à Ben Ahmed, la capitale du suicide!, à vendre certains de ses titres dont *Le Petit Marocain* (12,5 millions de francs de l'époque, vendu à crédit). Le 1^{er} octobre 1945, paraît *Le Petit Marocain CGT*, dirigé par Antoine Mazzella, qui revient d'une mission de correspondant de guerre et qui fait du *Petit Marocain* un grand quotidien populaire d'information, « orienté à gauche évidemment, avec une large ouverture sociale, mais en aucun cas un journal de combat sectaire ». *Le Petit Marocain* devient le plus fort tirage des quotidiens du matin, sa rivale *La Vigie* restant celui de l'après-midi.

En 1948, Mazzella démissionne, *Le Petit Marocain* passe sous la coupe du PCF (la CGT n'est plus unitaire), périclité et connaît des ennuis financiers (qui ne sont pas pour déplaire au groupe Mas; la dette s'élève justement à 12,5 millions!). C'est

alors la confusion, entretenue par les luttes de clans entre cégétistes et communistes, la Résidence, le groupe Mas, le groupe Walter (Jacques Walter, du syndicat des mines) qui crée un nouveau quotidien, *Le Maroc Quotidien* qui fusionne avec *La Presse Marocaine* sous le nom de *Le Petit Marocain du Soir*, cependant que Mas, en 1950, reprend son titre *Le Petit Marocain Le Progrès*. Il y a donc deux *Petit Marocain*, mais c'est le plus fort des deux, celui du groupe Mas, qui a les reins solides, qui subsistera jusque après l'indépendance. *Le Petit Marocain du Soir* ne tient pas le coup et « par une singulière évolution de la situation et un curieux retournement de la petite histoire », ses équipes, Mazzella à leur tête, se retrouvent aux commandes du groupe *Maroc-Press*, qui va fonder le quotidien homonyme.

De cette parenthèse communiste du PM (comme on disait) subsistera l'émergence du Parti Communiste Marocain (PCM, créé le 14 novembre 1943 par M^e Léon Sultan, auquel succédera Ali Yata), dont l'héritier est le Parti du Progrès et du Socialisme (PPS) qui publie actuellement un quotidien en français, *Al Bayane* (ce qui signifie le manifeste), et un autre en arabe, *Bayan Lyoum*.

Les autres titres

Continuons notre tour d'horizon et voyons les trois autres quotidiens du groupe Mas. Ils sont de moindre enver-

gure mais permettent de couvrir tout le pays. Pour compléter sa panoplie, le groupe Mas dispose encore de trois quotidiens : *L'Écho du Maroc*, distingué, proche de la Résidence, qui paraît à Rabat le matin, *Le Courrier du Maroc*, publié à Fès et *La Dépêche Marocaine*, publiée à Tanger, ville internationale à l'époque. Les autres quotidiens (cinq) n'appartiennent pas au groupe Mas ; ils sont moins bien équipés mais n'en sont pas moins conservateurs, nous dit M^{lle} Rozelet. Ce sont *Les Nouvelles Marocaines* (groupe Walter), *Le Maroc Quotidien* (qui a vu le jour en 1948) et *La Presse Marocaine*, paraissant tous trois à Casablanca le matin. À Rabat s'impriment *Le Journal du Maroc*, *Maroc-Matin* et *Maroc-Soir*. Parlons maintenant de *Maroc-Press*.

Maroc-Press, du coup d'éclat au sabordage.

Maroc-Press, on l'a vu, est issu de la fusion de deux journaux conservateurs : *La Presse Marocaine* et *Le Quotidien Marocain*. Son directeur est Marcel Peyrouton (ex-Résident général, ex-ministre de l'Intérieur vichyssois) et son rédacteur en chef Alex Delpeyroux (lui aussi ex-vichyssois). L'ingénieur Jacques Walter (PDG de la société des mines de Zellidja) a racheté *Maroc-Press* avec « l'ambition d'en faire un grand quotidien d'information ». « Esprit ouvert,



Casablanca dans les années 50

entreprenant, nous dit M^{lle} Rozelet, il avait compris la nécessité, pour réussir, de mettre aux postes de responsabilités des hommes de valeur et auxquels il pourrait faire confiance. » Peyrouton et Delpeyroux balayés, il les remplace, au poste de directeur par le commandant Henri Sartout et à celui de rédacteur en chef par... Antoine Mazzella. Le commandant Sartout a belle allure : il semble sorti de la littérature d'Isabelle Eberhardt. C'est un ancien des Affaires Indigènes (AI) où il a acquis une connaissance approfondie du peuple marocain, de ses langues, de sa culture, qu'il admirait. Une grave blessure de guerre

l'a renvoyé dans le civil où il est devenu ingénieur en organisation. Ces deux hommes, l'un chaleureux et toujours souriant, l'autre un peu raide et maniaque de la discipline, vont faire équipe, secondés par Bertrand Bellaigue et par Christiane Darbor, « journaliste hautement compétente, intrépide pilier de la rédaction de Maroc-Presse, dévouée à son combat », qui « a essuyé une rafale de mitrailleuse contre sa voiture ».

Le 21 novembre 1953, trois mois après la déposition du Sultan Mohammed Ben Youssef (20 août), l'éditorial de *Maroc-Presse*, signé Henri Sartout, met le feu aux poudres. Il invite les Français du Maroc à se désolidariser des « manœuvres » de la Résidence (le complot des généraux Juin et Guillaume contre la monarchie et le peuple marocain).

Mais le coup d'éclat de *Maroc-Presse* reste sans conteste la publication, le 11 mai 1954, de la *Lettre des 75*, avec noms et qualités des signataires, qui fait grand bruit. Le texte, court et explicatif, adressé au Président René Coty, réclame, en substance, la fin de l'exil du Sultan. Ont signé (Jacques Reitzer, « trop voyant » et trop dangereux, a dû s'abstenir!), outre le staff de *Maroc-Presse*, d'anciens officiers des AI, des Français natifs du Maroc ou y vivant depuis longtemps : avocats, médecins, enseignants, ingénieurs, industriels, assistantes sociales, syndicalistes (trop marqués « Vieux Marocains », s'abstenir ! car Christiane

Darbor a opéré un tri dans la liste !). Ont rédigé Me Paul Buttin (fondateur de la revue *Confluents*), Robert Orain (commerçant, président du GERES, groupe d'études et de réflexion économique et sociale), Olivier Cotinaud (du groupe GERES, le benjamin, avec ses 26 ans), le docteur Guy Delanoë (président de *Conscience Française*), Pascal Copeau (ancien résistant fameux) et Charles Celier (maître de requêtes honoraire au Conseil d'État). Christiane Darbor a été chargée de faire du porte-à-porte pour recueillir les signatures et a réalisé de beaux coups de filets. Parmi les premiers signataires, retenons le colonel Butzer (AI), le docteur Chauvin (ancien combattant d'Indochine), Josée Ercole (sculpteur), Marcel François (agrégé de lettres), Simone Morlet (agrégée de maths), Bertrand Philippe (directeur d'école, futur président du mouvement des 481 Français du Maroc qui, en 1958, demandent à De Gaulle l'indépendance de l'Algérie), le professeur Tapiero (auteur d'une méthode d'arabe), le général Richert. La *Lettre* est suivie de représailles et d'attentats contre les signataires (licenciement du Dr Delanoë qui doit s'expatrier en France, bombes au domicile des Mazzella, etc.)

Voyons comment finissent *Maroc-Presse* et ses servants, avec, comme épisodes, l'entrée en scène de Jacques Lemaigre-Dubreuil et son assassinat. Lemaigre-Dubreuil vient de la droite. Il est président de la société des huiles

Lesieur. Il est influent dans les milieux politiques. Il pense que le capitalisme a une nouvelle carte à jouer au Maroc, s'il veut s'y maintenir, après l'inéluctable indépendance consécutive au retour de Mohammed Ben Youssef sur son trône. Mais il ne dit pas les choses comme ça. Il rejoint donc le camp libéral, « où il ne passe pas pour un utopiste ». En avril 1955, ayant l'aval d'Edgar Faure, il rachète *Maroc-Presse*, « avec l'intention, nous dit M^{lle} Rozelet, d'infléchir sa ligne combative, d'en faire un journal de conciliation ». Ce changement n'est pas sans dommage pour l'équipe Sartout/Mazzella : Lemaigre-Dubreuil congédie le trop fougueux Sartout, place son gendre, Beaudoin de Moustier, au poste de PDG ; Mazzella, mortifié d'être séparé de son ami, demeure rédacteur en chef.



étages, où il habite (qui porte aujourd'hui son nom, ainsi que le rond-point où il se trouve); au moment où il monte dans sa voiture, il est atteint par une rafale de mitrailleuse tirée par des tueurs embusqués. Les assassins s'enfuient et « courent encore », selon le mot du Dr Delanoë.

Lemaigre-Dubreuil mort, le journal continue, avec Mazzella.

À Casablanca, le 14 juillet 1955 – date symbole – une bombe – la résistance ou une provocation? – explose à la terrasse d'un café du rond-point Mers-Sultan, très fréquenté par les Européens : six morts, une trentaine de blessés. Des manifestants européens convergent aussitôt massivement vers le centre, notamment « du quartier populaire du Maarif où *Présence française* a une forte implantation ».

Voyons maintenant le sort de Lemaigre-Dubreuil. Lemaigre-Dubreuil, en tant que nouveau propriétaire de *Maroc-Presse*, rejoint es-qualité, nous dit M^{lle} Rozelet, sur les listes noires des ultras, les Libéraux à abattre qui continuent à être la cible d'attentats dont les auteurs sont introuvables – ce que dénonce Jacques Reitzer, après avoir échappé à un second attentat, le 6 juin 1955. Le 11 juin 1955, vers 23 heures, à Casablanca Mers-Sultan, Lemaigre-Dubreuil sort de l'immeuble, de 17

Le 16 novembre, Mohammed Ben Youssef revient sur son trône sous le nom de Mohammed V, le 2 mars, l'indépendance est proclamée et, à la stupeur de ses lecteurs, *Maroc-Presse* se saborde, sa mission accomplie.

La presse hebdomadaire et périodique de langue française

« La presse hebdomadaire du Maroc, nous dit Charles Penz, est nombreuse et

variée, mais en général très spécialisée. »

Nous reviendrons sur le sujet ultérieurement.

Il faut cependant mentionner d'ores et déjà la trop tôt défunte *Vie Marocaine Illustrée* (les bonnes initiatives du Protectorat sur du beau papier) et *L'Afrique du Nord illustrée*, qui contenait de bonnes pages marocaines, trop tôt disparue elle aussi.

Saluons encore la revue *Confluents*, espace de dialogues entre les deux rives plus que de combats, fondée par M^e Buttin et l'admirable *Hespéris*, la revue de recherches et de communications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, où sont regroupées les études de spécialistes, qu'il s'agisse de beaux-arts, d'antiquité, d'agriculture, de finances, de patrimoine, etc

La presse marocaine

M. Penz estime que la presse « musulmane » fait « preuve surabondamment » de cet esprit de critique et il reconnaît qu'un « contrôle des informations s'exerce, malgré tout, dit-il, dans un esprit fort libéral ». Pour M^{lle} Rozelet, la presse marocaine est interdite, après avoir été censurée, telle cette photo toute en blanc qu'elle publie de *L'Opinion du peuple* (hebdomadaire en français du parti de l'Istiqlal) du numéro du 20 avril 1947. Seront frappés d'interdiction, à partir des émeutes des Carrières Centrales (à Casablanca, en 1952) *Al Alam* (quotidien en arabe du tout-puissant parti de l'Istiqlal), *Al Istiqlal* (en français, où écri-

vait Pierre Parent, colon et ami des nationalistes), *Arrai l'aam* (quotidien du Parti démocratique de l'indépendance, le rival minoritaire mais actif de l'Istiqlal). Le PDI publiait aussi, en français, *Démocratie*, où s'illustrait la plume de son égérie, Jeanine Fabre, une grande figure. La Résidence avait lancé un certain *Liberté*, avec des hommes de paille et un parti où fut embrigadée la première aviatrice marocaine, Touria Chaoui (elle arrosa Casablanca de tracts plutôt œcuméniques et fut victime d'un obscur attentat). Les syndicats marocains, nous l'avons vu, avaient leur presse, d'où naîtront *L'avant-garde*, organe de l'UMT (en français) et *Manar el Maghrib* (en arabe très facile). Cet examen reste très incomplet.

La radio et la télévision

Au Maroc, selon une enquête menée en 1949, nous dit Charles Penz, qui estime que ce sont de bons chiffres, dans les villes, un Européen sur six et un Marocain sur vingt-cinq possèdent un poste récepteur. « Le Marocains prennent volontiers la *BBC* en arabe et la radio du Caire » (*Çaout al aarab, La Voix des Arabes*, avec Saïd Ramadan pour échauffer les cœurs). Les Européens « écoutent la radio de Paris », mais aussi... Andorre! (On a encore dans l'oreille cette voix féminine un peu enfantine aussi fine que celle de Lili Pons: *Aqui Andorra...*). Et bien sûr, tout le monde écoute *Radio Maroc*, qui émet en français, en arabe marocain, en arabe classique, en dialectes

de la langue berbère. *Radio-Maroc* est née à Rabat (en français pour ses débuts) le 15 février 1928, nous précise Youssef Benzahra, le directeur des programmes de *RTM Chaîne Inter*, qui nous rappelle qu'une expérience de télévision au Maroc, interrompue à cause des « événements », a duré six mois, de 1952 à 1953, sous le nom de *Telma*. *Radio-Maroc* émettait à certaines heures en ondes moyennes, avec émetteurs à Témara, puis à Fès, Marrakech, Casablanca... Le transistor lui permettra de conquérir les campagnes, qui ne sont pas électrifiées.

Radio-Maroc a été créé grâce à M. Debeauclard, directeur de l'Office Chérifien des PTT. D'abord, elle diffuse essentiellement des nouvelles et est un organe de propagande puis elle finit par se diversifier et devient une affaire de professionnels. Elle a ses grandes émissions, ses vedettes, ses équipes spécialisées. Pensons au professeur Abderrahmane Buret (un Français converti à l'islam) qui donnait tous les matins de joviales leçons d'arabe dialectal en direct sur antenne.

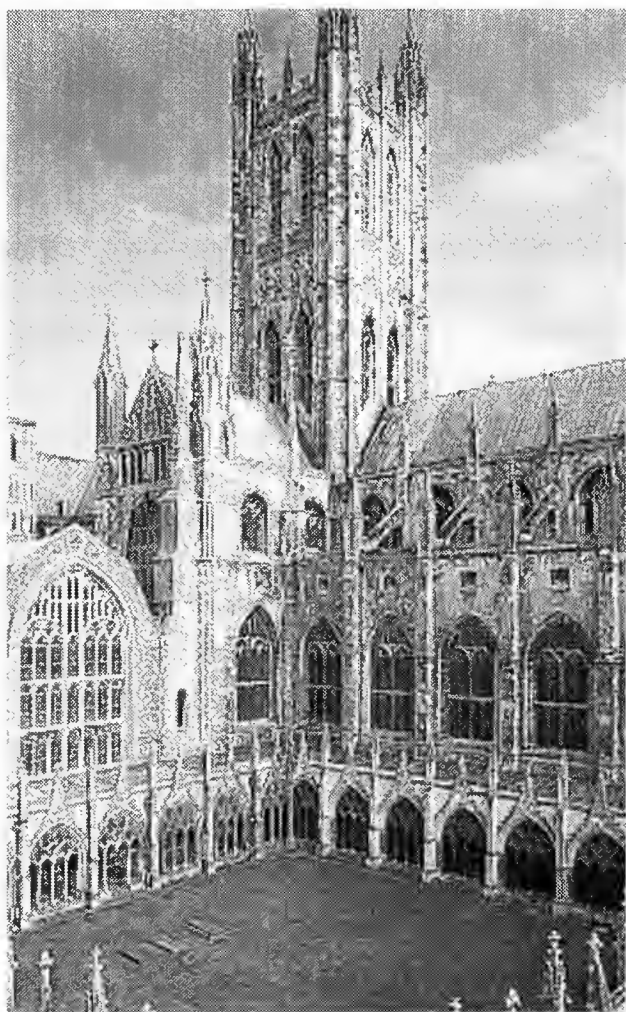
Évoquons Pascal Copeau (le fils de Jacques) qui dirigeait, jusqu'en 70, les programmes en français. C'est lui qui a impulsé la remarquable troupe théâtrale de la radio, laquelle a tenu le coup de 1946 à 1972. Professionnels et débutants s'y côtoyaient. Pascal Copeau bien sûr. Julien Raybaud (ancienne basse de l'Opéra de Paris) et son épouse, Lucienne Baudrier (le nom de son mari en verlan),

qui dispensaient un véritable enseignement du théâtre dont se souvient encore Yamina Benabbou, metteur en scène, qui fut leur élève. La troupe, c'était Léon Noël, Janine Grenier, Jacques Perrin (qui devait animer jusqu'à sa mort en 1996 une excellente émission musicale sur *RTM*), Pierre Plessis, André Veyret, Bachir Ben Ghabrit, Ahmed Malki, Mekki Brittel, M'hamed Bhiri, ces trois derniers ayant fait carrière dans la radio. Évelyne Séléna (Évelyne Chétrit alias Évelyne Flore, une des actrices des émissions de Pierre Billard : c'est elle qui a doublé la Sue Ellen de *Dallas*) a fait ses débuts *rue El Brihi*, comme on appelle aujourd'hui *Radio-Maroc (RTM Chaîne Inter* étant quant à elle appelée *Rabat Français*). C'étaient les beaux jours du théâtre radiophonique : une pièce tous les vendredis (en direct dans les premiers temps, il n'y avait pas d'enregistrements).

Terminons en musique, avec l'orchestre de *Radio-Maroc* qui a accompli son office sur les ondes de 1925 à 1957. compositeurs et interprètes (instrumentistes et vocaux) se comptent sur les doigts de plusieurs mains. L'orchestre de *Radio-Maroc* se produisait une fois par mois au cinéma Royal de Rabat et l'été, au jardin du triangle de Vue. Kénitra le 29 septembre 2003 ■

Signalons l'existence d'une thèse sur notre sujet, parue en 1996 à l'Université Mohammed V (Rabat), 460 pages, intitulée « La presse marocaine d'expression française, des origines à 1956 », de Jamaa Baida.

Augustin ? Augustin ? je connais !
C'est le saint voyageur récalcitrant
qui fut évêque d'Hippone ?



Cantorbury où enseigna
le saint Augustin d'Angleterre

Eh bien, il existait à Rome, une bonne centaine d'années plus tard que notre évêque d'Hippone, un Augustin qui, par la grâce du pape Grégoire le Grand, devint lui aussi évêque et un évêque presque aussi célèbre que « le nôtre ». Il fut chargé par le pape de convertir l'Angleterre, ce qui n'était pas une mince affaire, déjà ! Comme le pape avait demandé : « Qui sont exactement ces gens ? » On lui répondit : « Ce sont des ANGLES » — « Eh bien ! Faites-en des ANGES ! » dit-il à Augustin. Cet Augustin-là établit son siège à Cantorbéry et y construisit la première cathédrale du pays. On l'appela saint Augustin de Cantorbéry. « Dieu qui répandis la lumière, de l'Évangile sur les peuples de l'Angleterre par la prédication de saint Augustin de Cantorbéry, permets que ses travaux continuent de porter des fruits dans ton Église. »

*(Extrait de la lettre de saint Grégoire
le Grand à saint Augustin)*
